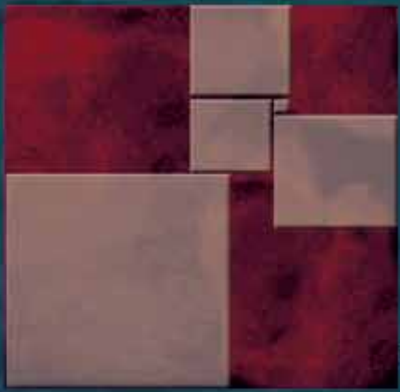


4

ÉTUDES BALKANIQUES, L, 2014

INSTITUT D'ÉTUDES
BALKANIQUES &
CENTRE DE THRACOLOGIE

ÉTUDES
balkaniques



ÉTUDES
balkaniques

ACADÉMIE BULGARE
DES SCIENCES

cinquantième année
L

2014/4

Comité de rédaction

Raia ZAÏMOVA (rédacteur en chef)

Liliana SIMEONOVA, Galina VALTCHINOVA, Rossitsa GRADEVA,
Alexandre KOSTOV, Dobrinka PARUSHEVA, Roumiana PRESHLENOVA,
Malamir SPASSOV (secrétaire scientifique du Comité de rédaction)

Comité scientifique international

Fikret Adanir (Sabancı University), Ivo Banac (Yale University),
Ulf Brunnbauer (Universität Regensburg), Nathalie Clayer (CNRS, EHESS, Paris),
Nadia Danova (Académie bulgare des Sciences), Raymond Detrez (University of
Gent), Francesco Guida (University of Roma Tre), Wolfgang Höpken (Universität
Leipzig), Ivan Ilchev (Sofia University “St. Kliment Ohridski”), Pascalis Kitromilidis
(University of Athens), Ana Lalaj (Albanological Studies Center, Tirana),
Ljubodrag P. Ristic (Institute for Balkan Studies, Serbian Academy of Sciences and
Arts), Elena Siupiur (Institutul de studii sud-est europene, Academia Română),
Vassilka Tăpkova-Zaïmova (Académie bulgare des Sciences), Maria Todorova
(University of Illinois at Urbana-Champaign).

ÉTUDES BALKANIQUES

- Revue trimestrielle éditée par l’Institut d’Études balkaniques & Centre de Thracologie (Académie bulgare des Sciences)
- Adresse : 45, rue Moskovska, Sofia 1000, BULGARIE
- Tél./Fax : (+ 359 2) 980 62 97
- E-mail : etudesbalk@gmail.com
- URL : www.cl.bas.bg/Balkan-Studies
- Département d’échange international de livres de l’Académie bulgare des Sciences : exch1@cl.bas.bg
- Bibliothèque en ligne : <http://www.cceol.com>

Mise en page : **FABER**

ISSN 0324-1645

© Institut d’Études balkaniques & Centre de Thracologie
2014

ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES
INSTITUT D'ÉTUDES BALKANIQUES & CENTRE DE THRACOLOGIE

ÉTUDES BALKANIQUES

L/4

Sofia · 2014

ÉTUDES BALKANIQUES

Sofia · 2014 · L · 4

ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES
INSTITUT D'ÉTUDES BALKANIQUES & CENTRE DE THRACOLOGIE

Sommaire

Vladimir PAOUNOVSKY, In Memory of Marta Bur Biographical and Bibliographical Study, Part II.....	5
Bisser PETROV, The General's Last Battle, or History and Politics in Post-Yugoslav Serbia.....	58
Simeon MITROPOLITSKI, What the Political Cartoons Tell Us about the Meaning of European Integration? A Look from Bulgaria and Macedonia.....	82
Marin CONSTANTIN, A Cross-Cultural Review of Interethnic Marriage among Ethnic Groups in Romania and in Bulgaria	98
Constantina GEORGIADI, Shakespearean Actor Ernesto Rossi in the Southern Balkan Peninsula: the Reception of his Craftsmanship in the Modern Greek State.....	115

Études dix-huitiémistes dans les Balkans

Nadia DANOVA, Once Again on “Occidentalism” as an Image of the <i>Other</i>	138
Pınar AKA, Istanbul et l’intersection de l’influence de Nedim et de Baudelaire dans la poésie de Yahya Kemal.....	156
Ileana MIHAILA, La réception de Denis Diderot dans la culture roumaine avant la Grande Guerre.....	169
Raia ZAÏMOVA, L’œuvre de Diderot en Bulgarie.....	182

Comptes rendus

- Wolfgang Schmale, *Das 18. Jahrhundert*. (Schriftenreihe der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts, Bd. 15.) Wien/Köln/Weimar, Böhlau 2012, 425 S. (Ivan PARVEV) ... 191
- Jan Anckaer, *Small Power Diplomacy and Commerce. Belgium and the Ottoman Empire during the Reign of Leopold I (1831–1865)*. The ISIS Press, Istanbul, 2013, 594 p. (Margarita DOBREVA) 194

LA RECEPTION DE DENIS DIDEROT DANS LA CULTURE
ROUMAINE AVANT LA GRANDE GUERRE

Ileana Mihaila

Université de Bucarest

The Reception of Denis Diderot in Romanian Culture before the Great War

*Abstract: This article makes use of new elements to describe the complex process through which the works of Denis Diderot penetrated into Romanian culture from the end of the 18th century to the beginning of the 20th century. While he had first kindled Romanian interest as the editor of the *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des arts et des métiers*, he was already translated and published as a novelist as early as 1838, first (and mostly) in Transylvania, then in Moldavia and Walachia. He was, however, also read in French, as shown by a number of articles mentioning him (dating from 1842). Some important names of Romanian literature also had keen interest in him: Ion Luca Caragiale appreciated his *Paradoxe du comédien*, which he quoted and frequently used in his own essays about the dramatic art, and Mihail Eminescu, who made a fine romantic poem inspired by the beginning of Diderot's *La Religieuse*.*

Keywords: Denis Diderot, cultural transfer, Romanian Francophonie, Ion Luca Caragiale, Mihail Eminescu

Curieuses coïncidences que celles qui nous sont offertes par les célébrations des trois grands noms des Lumières françaises ! Les naissances de Jean-Jacques Rousseau et de Denis Diderot, en 1712 et, respectivement, en 1713; la mort de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, en 1778 ! Comment échapper à la tentation de les commémorer ensemble et de les comparer par la suite ? Avec les trois siècles écoulés depuis leur venue au monde, avec les deux siècles qui nous séparent de leur disparition, leurs réceptions font déjà partie de notre mémoire culturelle.

Il est néanmoins vrai que quelques distinctions doivent être prises en considération. La parallèle entre Voltaire et Rousseau s'est imposée à l'esprit humain dès le XVIII^e siècle et n'a jamais cessé de croître depuis. Connus et

traduits depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle par les Roumains¹, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau ont exercé une fascination comparable. Adorés ou abhorrés, ils apparaissent souvent ensemble dans l'esprit des gens, comme le prouve un petit détail amusant des mémoires d'un de nos premiers traducteurs du *Contrat social*, Ieronim G. Barițiu (1848–1899) qui raconte² comment, pendant ses études gymnasiales, à Brașov (Kronstadt) ou à Sibiu (Hermannstadt) en Transylvanie, les confesseurs qui avaient en charge leurs âmes immortelles s'étaient munis d'une liste d'auteurs interdits, Rousseau et Voltaire en tête, Darwin et Ernest Renan à la fin, et leur criaient, pour que ce soit clair : « Impius ille Volta-i-rus et maledictus ille Ro-usse-a-us ».

Par contre, la mise en relation des œuvres de Rousseau et de Diderot, puisque ce dernier fut assez tard accepté, autant par les Français que par toute la culture européenne, comme comparable aux deux autres, a encore un certain caractère de nouveauté³. Et pourtant, il y a 100 ans, la culture roumaine célébrait et comparait déjà Denis Diderot et Jean-Jacques Rousseau à peu près

¹ Voir surtout l'article d'A. Duțu, Voltairianism și rousseauism, In : *Explorări în istoria literaturii române*, București, Editura pentru literatură, 1969, mais aussi mes articles : Voltaire dans la culture roumaine, *Études balkaniques*, 1995, N 2, Sofia, p. 33–40, Voltaire dans les Pays Roumains aux XVIII^e et XIX^e siècles, In : M. Boixareu, R. Desné (dir), *Recepción de autores franceses de la época clásica en los siglos XVIII y XIX en España y en el extranjero* Madrid, UNED-Ediciones, 2001, p. 285–291, Jean-Jacques Rousseau en Roumanie, In : *Nature et Société. Nouvelles études rousseauistes*. Textes réunis par R. Zăimova et N. Aretov, Sofia, Ed. « Kralița Mab », 2010, p. 188–198, Quelques précisions sur les premières traductions de Rousseau en roumain, *Caiete critice*, 2011, N 1, p. 42–50 et Les frères ennemis ou Voltaire et Rousseau dans la culture roumaine, *Cahiers Voltaire (Revue annuelle de la Société Voltaire)*, N 12, Société Voltaire et Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, 2013, p. 143–150.

² Dans les prolégomènes destinées à accompagner sa traduction du *Contrat Social* publiée dans le périodique *Observatoriul* de Sibiu, 1878, N 47 et 48, à la p. 4; l'article « Rousseau » fut conçu et publié, selon la note de la rédaction, à l'occasion du double centenaire de la mort de Voltaire et Rousseau.

³ J'ai présenté à ce sujet les communications « La réception de Diderot et les débuts du théâtre roumain moderne au colloque *Diderot – Paradoxos de um autor. III Centenario do nascimento de Diderot*, à la Faculdade de Letras da Universidade do Porto, 14–15 mars 2013, « La réception de l'œuvre de Diderot en Roumanie », au colloque international *Ars, cognitio : Hommage à Diderot*, à l'Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca, Faculté de Lettres, 9–10 septembre 2013 et « Rousseau et Diderot lus par les Roumains », au colloque international *Rousseau et Diderot : traduire, interpréter, connaître*, organisé par l'Université de Varsovie, Institut d'Études Romanes, 2–4 décembre 2013. Cette troisième communication est actuellement sous presse, les deux premières forment la matière de l'article présent.

de la même manière que nous le faisons aujourd’hui. Plusieurs articles parus dans les périodiques en font foi. Ainsi, la revue *Flacara* de Bucarest publiait, le 12 octobre 1913, un ample article⁴, où nous pouvons lire (en roumain) la phrase suivante : « Le bicentenaire de Rousseau, célébré l’an dernier, et le bicentenaire de Diderot, cette année, sont des relais séculaires dans le progrès de l’esprit humain ». Mieux encore, un article paru en novembre 1913 dans la prestigieuse *Gazeta Transilvaniei* tenait à préciser : « Quand vivaient Voltaire, Rousseau et Montesquieu, Diderot était néanmoins considéré l’esprit le plus synthétique de son temps, donc nommé *le philosophe* »⁵. En 1884, le centenaire de la mort de Diderot inspirait aux journalistes roumains des phrases passionnées comme : « Il y a cent ans, un homme rendait son dernier souffle; mais son souffle a dépassé le siècle, plus fort qu’une tempête, et Denis Diderot nous est revenu... »⁶. Un quotidien moldave célébrait lui aussi Diderot en 1913, dans des termes fort élogieux : « Il est important comme penseur, comme écrivain, comme critique d’art, laissant derrière soi grand nombre de travaux philosophiques, de drames et de romans. À cause de ses idées humanistes et de ses conceptions matérialistes, Diderot a eu beaucoup à souffrir. Dans son calendrier positiviste, Auguste Comte le nomme *un saint laïque* »⁷.

Il faut également préciser que, des trois grands penseurs des Lumières, non seulement Voltaire et Rousseau, mais Diderot aussi avait été accueilli avec chaleur par les Roumains dès la fin du XVIII^e siècle. Nous possédons, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, des éléments concrets qui nous permettent de parler d’abord d’une réception passive – lecture des œuvres en original, prouvée par la présence dans les catalogues des librairies ou dans les registres des bibliothèques privées, comme c’est le cas de l’*Encyclopédie* de Diderot qui fut achetée en 1777 par le chroniqueur Ioan (Ioniță) Canta pour les fils d’un grand noble moldave Grigoraș Costachi⁸, ou la présence des *Pensées*

⁴ Const. Paul, Bicentenerul lui Denis Diderot. Omul și Opera, In : *Flacăra*, Bucarest, 12 octobre 1913, p. 423–424. Const. Paul est un pseudonyme sous lequel publiaient plusieurs journalistes de l’époque, dont notamment un certain C. P. Hasnaș.

⁵ Al. Negrea, « Două comemorări : Pasteur și Diderot », *Gazeta Transilvaniei*, Brașov, 15–28 novembre 1913, p. 2.

⁶ Centenarul lui Diderot, *Telegraphul*, 1884, N 3658, p. 3.

⁷ C. V. Buțureanu, Denis Diderot. Cu ocazia bicentenerului nașterii sale, In : *Opinia*, Iassy, 2 octobre 1913, p. 1–2.

⁸ Cf. Sultana Craïa, chap. Le livre français chez les Roumains. Les bibliothèques, *Francophonie et francophilie en Roumanie*, București, Ed. Meronia, 2006, p. 43.

philosophiques en édition *princeps* dans la première bibliothèque publique de Târgu-Mureș: la *Bibliotheca Telekiana* construite entre 1799 et 1804 sous la direction du comte Samuel Teleki, chancelier de la Transylvanie, à côté bien sûr de la *Grande Encyclopédie*. En Valachie, le 14 septembre 1778 Césaire, évêque de Râmnicu-Vâlcea⁹, demandait dans une lettre à un certain Hagi Pop l'achat du « *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* ou l'*Encyclopédie*, qui fut imprimée à Paris, car elle nous est fort nécessaire »¹⁰. Il en traduira quelques brefs fragments dans ses écrits ecclésiastiques. En 1795 Constantin Stamati, grec originaire de Constantinople et devenu citoyen français, agent de la République française en Moldavie, demandait au gouvernement français la distribution de l'*Encyclopédie* dans les Principautés roumaines, pour mieux les familiariser avec les idées des Lumières¹¹.

En 1838 le grand lettré George Bariț¹², créateur de la presse roumaine en Transylvanie, publia à Brașov, dans la *Foaie literară*¹³, le supplément littéraire de sa *Gazeta de Transilvania*, la toute première traduction roumaine d'une œuvre de Denis Diderot. Il s'agit des *Deux amis de Bourbonne*¹⁴. Son intérêt pour Diderot ne s'arrêta pas ici, car ses articles ultérieurs en font parfois

⁹ En roum. Chesarie Râmniceanul (1720 – 1780).

¹⁰ Cf. Al. Dușu, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII*. București, Editura pentru Literatură, 1968, p. 147.

¹¹ Voir F. Suci, *Revoluția Franceză, Napoleon și Țările Române, European Integration – Between Tradition and Modernity*, Târgu-Mureș, Editura Universității "Petru Maior", t. 2, 2007, p. 634–644 et Răzvan Popescu, *Un episcop uitat și cărțile lui – Dionisie Romano (1806-1873)*. Brașov, Kron-Art, 2007, p. 113–114.

¹² George Bariț (ou Barițiu), né le 4 juin 1812, à Jucu de Jos, comté de Cluj – décédé le 2 mai 1893 à Sibiu, historien et philologue, licencié de la Faculté de théologie de Blaj. Auteur d'une grande synthèse historique (*Părți alese din Istoria Transilvaniei pre două sute de ani în urmă*, 1891–1893) et de dictionnaires roumain-allemand et roumain-hongrois, il renonça à la carrière ecclésiastique pour se dédier à l'enseignement et au journalisme. Initiateur de la presse roumaine en Transylvanie, il participa de manière active à la révolution de 1848. Il fut membre fondateur, secrétaire, puis président de la fameuse *Association Transylvainne pour la Littérature Roumaine et la Culture du Peuple Roumain* (ASTRA), il fut élu président de l'Académie roumaine en 1893.

¹³ Dans l'orthographe de l'époque, *Foe literara*. Cette publication deviendra trois mois plus tard *Foaie pentru minte, inimă și literatură*, la première revue littéraire roumaine, qui fut publiée 30 ans sans interruption et dont le directeur fut toujours l'infatigable George Barițiu.

¹⁴ Amândoi prietini de Burbon (o povestire alui Diderot), *Foaie literară*, 1838, N 21–22, p. 166–172.

référence. Ainsi, dans l'article « Soțietatea biblică »¹⁵, il critique Diderot pour ses « furieux, mais trop incertains coups¹⁶ » contre la religion, « même contre la religion naturelle », preuve supplémentaire des connaissances de Bariț en ce qui concerne la philosophie des Lumières françaises, tout en le départageant à l'intérieur de « l'école de *Volter*¹⁷ » des « insolences¹⁸ » de « *d'Arjans* » ou des « honteuses insultes irréligieuses¹⁹ de *Tomas Morgan* ». Mais en 1851, dans la gazette orthodoxe imprimée par lui-même à Buzău, le futur évêque de cette ville valaque, Dionisie Romano²⁰, présentait Diderot²¹ ainsi : « Né en 1712, l'un des plus intelligents ennemis du christianisme. Il fut

¹⁵ *Gazeta Transilvaniei*, 26 octobre 1842, p. 171–172.

¹⁶ En roum. « furioasele, dar prea nesigurele isbiri ale unui Diderot ».

¹⁷ En écrivant en caractères cyrilliques, comme le roumain était encore écrit à cette époque, il utilise souvent la transcription phonétique des noms étrangers (comme il le fera dans le même paragraphe pour le nom de Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens (1703–1771) et du philosophe déiste anglais Thomas Morgan (décédé en 1743). Il est intéressant de constater qu'il utilise pour Diderot la transcription en cyrilliques de toutes les lettres de son nom alors qu'en russe on l'écrit encore de nos jours « Didro ». Vers la même époque, en Valachie, Ion Heliade Rădulescu et ses disciples adopteront la solution d'écrire les noms étrangers en caractères latins, même s'ils utilisaient encore l'alphabet cyrillique pour le roumain.

¹⁸ En roum. « bălăcăriile ».

¹⁹ En roum. « nerușinatele batjocuri nereligioase ale unui Tomas Morgan ».

²⁰ De son vrai nom Dumitru Roman, né le 29 juillet 1806 à Săliște, à cette époque dans l'Empire Autrichien, décédé le 18 janvier 1873 à Buzău, il fut un grand lettré, professeur, traducteur et élu le premier membre d'honneur de l'Académie roumaine en 1868. Il avait offert à l'Académie plusieurs collections de livres rares et sa riche bibliothèque personnelle fut récupérée par l'Académie roumaine après sa mort. Elle allait constituer la base de la future Bibliothèque de l'Académie de Bucarest. L'inventaire de sa bibliothèque a été récemment republié dans l'étude monographique de Răzvan Popescu, *Un episcop uitat și cărțile lui...* p. 179–306), d'après les recherches qui lui furent dédié par Ioan Lupu (Episcopul Dionisie Romano, primul donator al Bibliotecii Academiei Române, *Biserica Ortodoxă Română*, 1964, N 11–12, p. 1121–1152) et notamment Marin Bucur, cité avec « Biblioteca unui orientalist român în prima jumătate a secolului al XIX-lea », *Revista de istorie și teorie literară*, 1976, N 2, mais d'après qui R. Popescu aurait repris l'inventaire tout entier et la note explicative qui le précède, selon sa propre affirmation à la p. 178). Je dois ajouter que, même si cet inventaire comprend un très grand nombre de textes fondamentaux des Lumières françaises (surtout Voltaire, Rousseau, Montesquieu, en original et traductions roumaines), le nom de Diderot n'y figure pas.

²¹ Le nom apparaît en caractères cyrilliques, mais toujours « Diderot », comme chez Bariț. Il s'agit de Nicolas Beauzée, né à Verdun le 9 mai 1717 et mort à Paris le 23 janvier 1789, grammairien français élu à l'Académie française en 1772.

professeur de matérialisme, il avait un ton qui effrayait même ses confrères. Et pourtant, en comprenant la nécessité de la morale chrétienne, il enseignait lui-même le catéchisme à sa fille », selon le témoignage de l'académicien français « Beauzé »²², qui raconte que Diderot, surpris par lui-même pendant une telle activité, lui aurait ainsi expliqué, face à son étonnement, la raison de ce qu'il faisait : « Et quel fondement plus sûr puis-je poser à l'éducation de ma fille, pour faire d'elle ce qu'elle doit être un jour ? Nous sommes forcés²³ d'avouer, Monsieur, que seule la religion peut édifier une morale basée sur des fondements inébranlables »²⁴. Cette petite histoire publiée sous le titre « Diderot philosophe » représente sûrement une vision plus nuancée sur le grand philosophe matérialiste, d'autant plus précieuse que nous la retrouvons sous la plume d'un membre du haut clergé orthodoxe roumain²⁵. Il faut ajouter, comme preuve de la notoriété dont jouissait Diderot vers le milieu du XIX^e siècle, sa présence à plusieurs reprises dans les recueils de maximes et mots célèbres que publiaient les journaux roumains dans leurs pages littéraires²⁶.

Et en 1884, dans le quotidien *Telegraphulă de Bucuresci*²⁷, pour présenter « les grandes traditions révolutionnaires de 1789–1793, 1848 », un journaliste roumain rend grâce à « Voltaire, Rousseau, D'Alombert [sic !], Montaigne, Diderot, Turgot, d'Holbach, Condorcet »... La même année, d'ailleurs, ce quotidien tenait à informer ses lecteurs que « le centenaire de l'illustre encyclopédiste » (plus besoin de nommer Diderot, évidemment), sera célébré

²² Son nom est écrit en caractère latins, avec un accent aigu, alors que toute la publication est en caractères cyrilliques.

²³ En roum. « sforțați (siliți) », preuve qu'il traduisait lui-même directement du français et qu'il utilisa d'abord un néologisme plus proche du mot français, mais il ajouta, entre parenthèses, le terme plus familier à ses lecteurs.

²⁴ Diderot filosof, *Eco eclestiastic*, 1851, N 12, p. 46–47.

²⁵ Il est vrai que Dionisie Romano, tout membre du clergé qu'il fut, participa de manière active à la Révolution de 1848 dans les Pays Roumains et était connu (et pas toujours apprécié...) par ses supérieurs hiérarchiques pour sa pensée non-conformiste.

²⁶ Par exemple, Maxime și cugetări, *Curierul Românesc*, N XX, 1848, pp. 30, 50–51 : maximes de Mably, Lesage, Goethe, Diderot, etc.; Cugetări, *Zimbrul*, N I, 1850, pp. 4, 12, 24, 32, 48, 56, 94, contient des citations de Napoléon I^{er}, J.-J. Rousseau, Kant, Wieland, G. Sand, Chamfort, Mably, Diderot, etc. ou Cugetări asupra amorului, *Secolulă*, 1857, N 59, p. 2; N 60, p. 1 : pensées sur l'amour tirées des œuvres d'Abel Dufresne, Diderot, Beauchesne, Ninon de Lenclos.

²⁷ N 3681, 31 août 1884.

« par le syndicat des ouvriers français le 30 juillet, mais aussi par le gouvernement français, car ils voient en lui un précurseur de la révolution de 1793 »²⁸ !

Vers 1860, un lettré moldave, Vasile Pogor²⁹, membre marquant du cénacle littéraire *Junimea*, traduit en bonne mesure *Le neveu de Rameau*. Hélas, cette traduction resta en manuscrit³⁰ jusqu'à nos jours, mais nous pouvons présumer qu'elle fut lue à une des réunions du cénacle, selon la coutume, et qu'elle circula peut-être parmi les membres de cette société littéraire, à laquelle appartenaient la plupart des grands écrivains roumains de la seconde moitié du XIX^e siècle. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux feront par la suite la preuve d'une connaissance approfondie des œuvres de Diderot. Le plus significatif impact des idées diderotiennes se manifesta dans le domaine de la critique théâtrale. Son *Paradoxe sur le comédien* fut traduit et commenté par C. Drăgulinescu en 1886³¹, professeur et publiciste, membre du groupe littéraire *Literatorul* qui était dirigé par le poète symboliste et francophone Al. Macedonski (par ailleurs, ennemi juré du groupe d'écrivains réunis dans la société rivale *Junimea*). La version offerte aux lecteurs roumains par Drăgulinescu consiste dans une traduction correcte presque intégrale du texte de Diderot, dans une langue roumaine fluente, introduisant néanmoins au début une brève introduction explicative et parfois (assez rarement) en résumant certains paragraphes.

Mais bien avant cette publication en roumain, *Le paradoxe sur le comédien* était déjà cité et utilisé amplement, comme j'ai eu l'occasion de le découvrir, par le plus grand auteur dramatique roumain de tous les temps, Ion Luca Caragiale³², le plus important critique dramatique de son époque, lui-même

²⁸ Centenarul lui Diderot, *Telegraphul de Bucuresci*, N 3631, 28 juin 1884, p. 2.

²⁹ Vasile Pogor (1833 – 1906), homme politique, journaliste et poète roumain. Il fut à maintes reprises le maire d'Iassy.

³⁰ Ms. roum. 50/1944 – BAR, offert par un certain V. Panopol. Il s'agit d'une version de travail, avec bien des rayures. La traduction n'est pas complète, mais elle contient la plus grande partie du texte. Les *versos* des pages de la traduction contiennent des notes tirées de la « Table générale du *Talmud* » (en français dans le texte).

³¹ Paradoxul despre comediant al lui Diderot, In : *Revista literară (și politică)*, 1886, N7, p. 563–574; reproduit dans *Dacia viitoare* (N 9, 10, 12) en 1894.

³² Né le 1^{er} février 1852 à Haimanale et mort le 9 juin 1912 à Berlin. Écrivain, théoricien et critique dramatique, considéré encore de nos jours le plus important dramaturge roumain, il avait suivi dans sa jeunesse les cours du Conservatoire d'art dramatique de Bucarest, où son oncle Costache Caragiale était professeur de déclamation. Un autre oncle, Iorgu Caragiale, était acteur et chef de troupe de théâtre. Il fut quelques années souffleur et copiste au Théâtre National. Ses pièces, dont les plus connues sont *Une lettre perdue* (1884) et *Une nuit orageuse*

membre de la société *Junimea* et très bon connaisseur du français, comme le prouve sa traduction de la tragédie *Rome vaincue* d'Alexandre Parodi, qui fut représenté au Théâtre National de Bucarest dans cette version en 1877. La plus grande actrice roumaine de l'époque, Aristizza Romanescu, allait débiter dans cette représentation. I. L. Caragiale exposa ses opinions sur le jeu des acteurs et l'évolution du théâtre roumain, dont il avait pratiquement vécu les débuts comme copiste et souffleur et à laquelle il avait dédié une bonne partie de son activité, aussi bien par ses créations dramatiques que par sa critique théâtrale (sans même parler de ses propres efforts dans l'organisation et la modernisation du Théâtre National de Bucarest pendant son directorat) dans une série d'articles, dont les plus importants sont : « Ruy Blas » (*Timpul*, 20 octobre 1878), « Cronica teatrală » (*Voința națională*, 18 octobre 1885), « Teatrul Național » (*Evenimentul*, 29 janvier 1898), « Ion Brezeanu » (*Literatura și arta română*, 25 décembre 1898), « Eleonora Duse – Mounet-Sully » (*Pagini literare*, 17 octobre 1899). Tous ces articles prouvent à la lecture l'influence profonde des conceptions diderotiennes, parfois même la reprise de structures et de termes qui lui sont spécifiques. Dans le premier en date, « Ruy Blas », donc huit ans avant la parution de la traduction roumaine du *Paradoxe...*, il affirme déjà : « La loi de l'artiste doit être la maîtrise des passions qu'il représente ». Dans « Teatrul Național » il reste toujours fidèle aux idées diderotiennes : « Le théâtre est un produit d'*ensemble* [en français dans l'original]; c'est un orchestre; le drame c'est la symphonie; mais les instruments... sont en chair et en os; les instrumentistes ne sont pas en-dehors, mais dedans les instruments... ». Dans « Ion Brezeanu » nous retrouvons, dans l'analyse fine du jeu de l'acteur le terme *fibre*, si cher à Diderot : «... regardez notre artiste ... et jugez de la merveilleuse force maîtrisée avec laquelle il rend palpables ses conceptions. Il n'y a pas de fibre en lui à rester tranquille un instant; toutes travaillent comme il faut comme dans une vie vraie et sincère... » (il faut préciser que l'acteur en question avait réalisé une interprétation magnifique dans le rôle du « citoyen ivre »³³ du chef d'œuvre de Caragiale, la satire politique

(1879), sont considérées comme la quintessence de la dramaturgie roumaine. Il fut nommé directeur du Théâtre National de Bucarest (1888 – 1889) mais fut obligé de démissionner à cause de la cabale de certains artistes et critiques dramatiques.

³³ En roum. « cetățeanul turmentat »; l'adjectif *turmentat* provient visiblement du fr. *tourmenté*, mais dans le texte il a le sens très précis de « ivre » et ne conserve donc qu'une très lointaine parenté, à la rigueur, avec un seul des sens du mot français, à savoir « agité » (cf. *Le Nouveau Petit Robert*, éd. 2004). On peut donc considérer comme un euphémisme, mais en

Une lettre perdue). Enfin, dans « Eleonora Duse – Mounet-Sully », Caragiale affirme clairement : « L'artiste dramatique est un exécutant instrumental, et un instrument : l'exécutant est l'âme, l'instrument est le corps. Un exécutant virtuose ne peut pas réussir sans un instrument conditionné comme structure et accord, et l'instrument le plus parfait dans tous les sens ne saura rien donner dans la main d'un exécutant maladroit. [...] On a souvent posé la question : l'artiste en général et l'artiste-comédien en particulier doit-il être sincère ? Diderot est d'accord avec moi : non ! L'artiste ne doit pas avoir la sincérité, mais la sincérité de la sincérité ; autrement dit, il ne doit pas sentir, mais sentir le senti... ». Cette vision sur le jeu des acteurs fera date dans la critique dramatique roumaine, comme le prouve, par exemple, une nouvelle application sur le *Paradoxe*, en 1900, appartenant à Ștefan I. Răsnovanu³⁴ qui, pour son *Anchetă asupra artiștilor de la Teatru Național*, s'appuie toujours sur Diderot qui « dans *Paradoxe sur un comédien*, nie complètement cela » (il s'agissait en l'occurrence du besoin de l'acteur de ressentir les émotions).

Un autre texte de Diderot semble avoir produit des effets inattendus dans la littérature roumaine. Quoique traduit seulement en 1926³⁵, le roman *La Religieuse* semble avoir inspiré plusieurs auteurs roumains dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Ainsi, le poète romantique Grigore Alexandrescu³⁶, traducteur de Florian (*Eliezer și Neftali*, Bucarest, 1832) et de Voltaire (*Alzira sau Americanii*, Bucarest, 1835, *Meropa*, Bucarest, 1847) rédige une petite nouvelle, sous le titre de *La Religieuse*³⁷, dans laquelle G. Călinescu trouve « un

même temps le personnage est effectivement *torturé* pendant toute la pièce par la question qui lui semble fondamentale pendant des élections : « et moi, avec qui dois-je voter ? ». On peut donc considérer que le sens du terme roumain récupère ainsi en cachette la signification française principale. Selon le *Dicționarul Limbii Române*, t. XVI, București, Editura Academiei Române, 2010, le mot était entré depuis un certain temps en roumain, mais avec le même sens qu'en français ; cette modification sémantique apparaît très exactement dans cette œuvre de Caragiale pour nommer le personnage en question. Caragiale visait donc, par rapport au sens initial du mot en français et même en roumain, un effet comique aujourd'hui perdu, à cause de l'énorme succès de la pièce, car il entra définitivement dans la langue roumaine avec cette acception, en effaçant toutes les autres significations.

³⁴ Psihologia artistului dramatic, dans *Noua Revistă Română : Pentru politică, literatură, știință și artă*, N 11, 1 juin 1900, p. 505–509.

³⁵ *Călugărița* (trad. Haralamb G. Lecca), București, Alcalay & Co, 1926.

³⁶ Né le 22 février 1810 à Târgoviște, décédé le 25 novembre 1885 à Bucarest.

³⁷ En roum. *Călugărița*. Incluse dans son *Memorial de călătorie* (1842), journal de voyage publié à Bucarest dans le volume *Suvenire și impresii, epistole și fabule* en 1847. Le

écho du thème de l'horreur claustrophobique de Diderot »³⁸. Constantin D. Aricescu³⁹ publie en 1871 un petit roman, *La sœur Agapia ou la Religieuse et le mariage*⁴⁰. L'hypothèse d'une possible influence de Diderot sur lui appartient à G. Călinescu qui la formule dans sa monumentale *Histoire de la littérature roumaine de ses origines jusqu'à présent* (1941), en analysant la description réalisée par Aricescu de la vie des femmes dans les monastères moldaves vers 1848 (date présumée de l'action), notamment de leurs troubles sexuels.

Mais G. Călinescu suggère au passage, dans sa monographie dédiée à l'œuvre de Mihail Eminescu, le poète national roumain, plus précisément dans le sous-chapitre dédié au thème de « l'amour libre » une autre possible influence de Diderot, à savoir sur un poème d'Eminescu jusqu'à lui considéré comme « anecdotique », *Le Prince Charmant du Tilleul* (*Făt-Frumos din Tei*)⁴¹. Il faudrait préciser qu'Eminescu⁴² était lui-aussi membre du cénacle

texte qui nous intéresse est présenté, dans la bonne tradition dix-huitiémiste, comme étant rédigé « par un vieux boïar », mais selon l'historiographie roumaine sa paternité ne saurait être mise en doute.

³⁸ G. Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini până în prezent* (ed. Al Piru). București, Ed. Minerva, 1988, p. 161.

³⁹ Historien et publiciste roumain, né en 1823 à Câmpulung-Muscel, décédé en 1886 à Bucarest, directeur des Archives de l'État de Bucarest.

⁴⁰ Călinescu, *Istoria literaturii române...*, p. 278.

⁴¹ G. Călinescu, *Opera lui Mihai Eminescu* (éd. I. Mihăilă), t. 2. București, Ed. Academiei, 2000, p. 192.

⁴² Le plus vénéré poète des Roumains, grand poète romantique, mais aussi journaliste et prosateur d'une culture impressionnante. Né à Ipotești, le 15 janvier 1850, et décédé le 15 juin 1889 (jours qui font toujours l'objet de commémorations nationales en Roumanie), il avait suivi les cours au Lycée Impérial et Royal de Czernowitz, dans la Bucovine à cette époque-là province autrichienne, mais faisant partie jusqu'en 1774 de sa Moldavie natale, puis il alla s'instruire aux universités de Vienne et de Berlin. Revenu en Roumanie, il fut pour de brefs moments inspecteur des écoles et directeur de la Bibliothèque Centrale de Iassy, puis éditeur jusqu'en 1883, du journal *Timpul* (Le Temps), officiel du Parti Conservateur. En juin 1883, le poète tombe sérieusement malade (probablement sa maladie mentale, une psychose maniaco-dépressive, suite à une dépression profonde causée par l'épuisement), et doit être hospitalisé à plusieurs reprises à Bucarest et à Vienne. En décembre 1883 paraît son volume *Poesii* qui contient ses œuvres les plus connues, réalisé et préfacé par Titu Maiorescu, chef incontesté de *Junimea*, critique littéraire et homme politique. Il ne retrouvera plus sa santé et il mourut à l'hôpital de maladies nerveuses du Dr. Șuțu à Bucarest. La raison précise de sa mort n'est pas connue de façon claire. Il est enterré à Bucarest au cimetière Bellu, et son tombeau, toujours couvert de fleurs, est un lieu de pèlerinage. Ce n'est qu'au XX^e siècle, grâce notamment aux efforts de Perpessicius et de G. Călinescu, que ses manuscrits ont été

Junimea et grand ami de Caragiale, mais aussi bon connaisseur de la littérature française. Călinescu se limite à mentionner, après un bref commentaire et une citation du poème en question, que « les horreurs du monastère avaient été dénoncées par Diderot dans *La Religieuse*, et la sympathie pour la jeune fille arrachée à la vie sexuelle est grande au XVIII^e siècle ». À partir de cette suggestion lapidaire, j'ai relu le texte d'Eminescu, qui semblait dès le premier abord justifier suffisamment cette affirmation. Il faut préciser que le poème a connu trois versions. La plus ancienne, la forme primaire du poème, conservée par un manuscrit⁴³, est bien plus proche du modèle diderotien présumé, comme nous allons le prouver. Cette version originale, selon Perpessicius, « donne l'impression d'une traduction » à cause de certains mots imités du français; en plus, elle est rédigée en vers blancs, preuve supplémentaire que c'est une version primaire. Elle allait connaître deux autres versions, une seule publiée par Eminescu, dans la revue *Convorbiri literare* le 1 février 1875 sous le titre *Făt-Frumos din tei*⁴⁴, et encore une, *Le conte du tilleul (Povestea teiului)*⁴⁵, publiée elle aussi, mais par Maiorescu dans le volume *Poesii* en 1883. À en juger par la rédaction de plus en plus soignée, il est évident que cette dernière est la version intermédiaire entre le manuscrit et le poème publié par le poète lui-même.

Même si certains mots, certaines structures, certains emprunts du français s'effacent d'une version à l'autre, l'histoire reste la même : le poème commence par le dialogue entre le père et la fille (dont le nom ici est Blanca), le père lui annonçant sa décision de l'envoyer au couvent, car elle est le fruit d'un amour illégitime et elle doit, en devenant religieuse⁴⁶, effacer « l'erreur de la mère »

publiés et mis en valeur. L'édition de 17 tomes *in-folio*, réalisée entre 1939–1999 reste encore incomplète, car bien de ses articles y manquent toujours (selon les éditeurs, des presque 5000 articles connus, seulement 1500 sont publiés!). Dans l'édition suivante réalisée en 38 tomes entre 2004 et 2009 sous la coordination de l'historien et critique littéraire Eugen Simion, s'ajoutent des fac-similés de ses manuscrits.

⁴³ Ms. 2284, Biblioteca Academiei Române, daté 1872–1873 et reproduit par Perpessicius : M. Eminescu, *Opere*, vol. I. *Poezii tipărite în timpul vieții, Introducere, Note și variante*, ediție critică îngrijită de Perpessicius, Fundația pentru Literatură și Artă, Regele Carol al II-lea, 1939, p. 362. Cette version semble avoir été rédigée pendant ses études à Vienne.

⁴⁴ Publiée par Perpessicius, *Ibid.* p. 65.

⁴⁵ *Ibid.* p. 102. La version manuscrite du ms. 2284 est donnée comme variante de ce poème.

⁴⁶ Le mot apparaît en toutes lettres dans la version primaire; dans les deux autres, il ne reste que l'affirmation que le Christ (nommé le Seigneur, dans la première et la dernière forme du poème) doit être son seul fiancé.

(en roumain, « greșala mumei ») et le risque d'un « crime » que le père aurait à expier⁴⁷ (ce qui correspond très exactement à la relation de Suzanne Simonin avec ses parents). Dans la première et dans la troisième version, le père l'assure que le couvent leur offrira, à elle, le confort, à lui, la rédemption (les mots sont absolument les mêmes en roumain dans les deux versions : « mângâiere » et « mântuire »). Dans toutes les versions, la fille s'y oppose fermement, en invoquant son amour à la vie, au monde, à la danse, à la musique, à la chasse, à la mode. Dans la première et dans la troisième version, elle précise son opposition à l'idée très précise de se faire couper les cheveux⁴⁸. Dans la première version elle invoque avec horreur l'idée de chanter dans la chorale⁴⁹ et sa pitié pour son pied habitué jusqu'alors aux plus fines chaussures⁵⁰. Dans la seconde version apparaît aussi l'idée de la peur de devenir folle, tout comme la crainte des « cellules désertes » où « l'on pleure, en pensant ailleurs » et l'idée même de s'enfuir⁵¹. Ensuite, l'imagination romantique du poète prend le dessus et imagine une évasion de l'héroïne dans la cadre féérique de la nature (chose habituelle dans la plupart des poèmes d'amour d'Eminescu), où elle rencontrera, comme dans les contes roumains, son Prince Charmant. Mais pour la première partie du poème, tous les détails que j'ai mentionnés se retrouvent bel et bien dans le roman de Diderot et ils nous permettent de supposer une lecture préalable qui aurait déclenché chez Eminescu la gestation de sa propre création.

Nous devons ajouter qu'à la même époque d'autres traductions de Diderot paraîtront dans la presse roumaine, notamment dans la revue *Tribuna* de Sibiu, en 1892, 1894, 1896 : *Madame de la Carlière*⁵², *Ceci n'est pas un conte* (sous le titre adapté de « Pauvre Tanié⁵³ »), et, de nouveau, *Les*

⁴⁷ En roum. « și de-o crimă tu mă mântui » : « et d'un crime tu m'assures le pardon ».

⁴⁸ Version 1 : « Și păcat e-a mele plete/Făr de milă să scurteze » : « Et grand dommage est de mes cheveux/qu'il soient coupés sans pitié; Version 3 : « Nu voi părul să mi-l taie/Cemi ajunge la călcăie » : « je ne veux pas qu'on coupe mes cheveux/Qui arrive jusqu'à mes chevilles ».

⁴⁹ En roum. « ...Decât ca să cânt în cor » : « ...Que je chante dans la chorale ».

⁵⁰ En roum. : « Și păcat pentru piciorul/Alb deprins Papuci mătasă » : « Et dommage pour le pied/Blanc habitué brodequin soie ».

⁵¹ En roum. : « Să ia lumea-n cap, nebună,/Parc-atâta-i mai rămâne » : « Qu'elle s'enfuit ailleurs, comme une folle/Il semblerait que c'est tout ce qu'il lui reste [à faire] ». L'expression roumaine pour « s'enfuir » est très colorée : « prendre le monde sur sa tête ».

⁵² Doamna dela Carlière, *Tribuna*, 1892, N 57–62.

⁵³ Sărmanul Tanie, *Tribuna*, 1896, N 68–69. La traduction est signée M. Aengea [= Ion Iosif Schiopul] et il l'avait d'abord publiée dans la revue *Independentul* (Bucarest), 1892, p. 2–3.

*deux amis de Bourbonne*⁵⁴. Mais ce nombre réduit de traductions ne saurait signifier que Diderot manquerait de lecteurs roumains à cette époque ! Une preuve nous est donnée par une conférence donnée à Iassy, le 17 janvier 1900, à l'École Normale, quand, devant les futures institutrices moldaves, le conférencier, pour parler de *L'imagination et ses formes aux enfants*⁵⁵, raconte que « Diderot, qui aimait beaucoup parler et discuter, s'imaginait toujours une autre personne en face de lui; étant un passionné du drame, il dramatisait ses pensées, il posait les objections qu'on aurait pu lui faire et leur donnait les répliques; cela explique aussi les dialogues que nous trouvons si souvent dans ses écrits ». L'observation est absolument correcte, pourtant il faut constater qu'à cette époque aucune œuvre sous forme de dialogue de Diderot n'avait encore été publiée en roumain, et pourtant le conférencier supposait cette forme d'écriture typiquement diderotienne comme familière à son auditoire.

Vers 1900, on cite souvent dans la presse roumaine Denis Diderot à propos des femmes⁵⁶, du mariage⁵⁷, à propos de l'influence du vent sur l'état des nerfs⁵⁸, mais nous constatons qu'il n'y a point de traductions qui paraissent, ni dans la presse, ni dans les librairies.

Que pouvons-nous conclure ? Deux cents ans après sa naissance, Denis Diderot avait déjà été intégré dans le paysage culturel roumain par la lecture, les traductions, les commentaires avisés et peut-être même plus qu'ailleurs en Europe il était déjà célébré à l'égal des deux autres grands philosophes des Lumières françaises. Les lecteurs roumains de Diderot n'étaient sûrement pas en retard par rapport à leur époque; bien au contraire, ils avaient prouvé leur capacité d'assimiler le message profondément novateur et non-conformiste du Philosophe.

⁵⁴ Trad. V. Lazăr, *Tribuna*, 1894, N 123–124.

⁵⁵ Publiée dans *Noua Revistă Română: Pentru politică, literatură, știință și artă*, Bucarest, N 4, 15 février 1900, p. 5.

⁵⁶ *Adevărul*, N 4997, 29 juin 1903, p. 3

⁵⁷ *Ibid.*, N 4861, 10 février 1903, p. 2.

⁵⁸ *Luceafărul*, N 9–10, 15 novembre 1902, p. 34.

ÉTUDES BALKANIQUES

Fondée en 1964

La revue trimestrielle est publiée par l'Institut d'Études balkaniques & Centre de Thracologie (Académie bulgare des Sciences).

Elle propose des articles conceptuels et des travaux d'exploration dans le domaine des études balkaniques, en français, en anglais, en allemand, en russe et en italien.

La revue fournit de l'information sur différents événements scientifiques d'actualité : recensions d'ouvrages récents, annonces et comptes-rendus de congrès internationaux, colloques ou autres manifestations consacrées aux études balkaniques.

Sa structure comprend également des études interdisciplinaires qui contribuent à l'éclaircissement des phénomènes spécifiques du développement socio-économique, politique et culturel des pays balkaniques, dans leurs aspects les plus divers, ainsi que dans leurs rapports avec les aires plus larges : européenne et méditerranéenne, depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours.

La revue *Études Balkaniques* est un lieu de rencontre des chercheurs et universitaires qui s'intéressent aux problèmes interbalkaniques.

Modalités d'abonnement :

Tarifs 2014

Abonnement (4 numéros par an)

Europe : 72 euros (20 € pour un seul numéro)

États-Unis d'Amérique, Canada, Japon : 90 euros (25 € pour un seul numéro)

Adressez vos chèques bancaires à l'adresse de l'Institut d'Études balkaniques & Centre de Thracologie (E-mail : etudesbalk@gmail.com)

45, rue Moskovska
Sofia 1000
BULGARIE

